

ATELIER D'ECRITURE 2024 - 2025

UTL Périgueux

(animé par Patrick CHOUISSA)



PARTICIPANT(E)S - AUTEUR(E)S

Sylviane BOUZIN - Blandine CHARLES – Gérard DOUARINOU – Martine FRAISSE – Annie HERGUIDO - Roselyne MAZZOCCO – Jean-Charles MOROTE – Serge OUHAYOUN – Pierre SPIERCKEL – Françoise VERGNAUD

Ce recueil, comme un souvenir de l'atelier 2024 – 2025, un support pour la mémoire que chacune et chacun se constitue et modèle au gré des valeurs et du sens qu'il accorde à l'écriture.

Avec le goût du présent qui étonne malgré et à travers son ordinaire, le souvenir est nécessaire pour aborder l'avenir et en ce qui nous occupe ici les projets d'écriture qui suivront ...

Chacune / chacun y participe d'un texte écrit au regard de l'une des propositions sur laquelle nous avons travaillé et d'un autre composé spécialement pour ce recueil à partir de "l'accroche" suivante : *personne d'autre que moi n'aurait remarqué que*

Patrick

" ... l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui même. Cette refiguration fait de la vie elle même un tissu d'histoires racontées."

Paul RICOEUR

I

Personne d'autre que moi n'aurait remarqué que ...

Personne d'autre que moi n'aurait remarqué l'ombre qui avait voilé son regard, l'infime crispation de sa mâchoire, la soudaine tension dans les épaules. Cette jeune femme d'un naturel réservé certes mais accorte et intéressante avait adopté une posture défensive.

C'était probablement la place un peu excentrée que j'adoptais lors de ces grandes réunions familiales qui m'avait permis d'observer ce changement subtil d'attitude.

Les femmes s'étaient mises à parler de leurs enfants avec un enthousiasme passionné, s'extasiant de leurs progrès ou compétences ou bêtises, se coupant la parole pour relater des anecdotes vécues avec leurs « bébés » (à noter : certains « bébés » pouvaient avoir 18 ans !) Et de parler du bonheur de les avoir, du sens donné à leur vie, d'amour inconditionnel. Certaines allant même jusqu'à se vanter d'être « entrées dans une quatrième dimension » depuis qu'elles étaient devenues mères. Sujet consensuel, fédérateur, puisque même les grand-mères abondaient dans ce partage joyeux. Alléluia ! toute la gente féminine s'excitait, allant jusqu'à évoquer leur accouchement...

Sauf elle. Devenue muette elle ne participait pas à cette euphorie collective et s'était fermée, littéralement, face à cette exubérance. Je me suis rapprochée et avec un grand sourire lui ai demandé « tout va bien ? » et un peu plus bas « personnellement ces manifestations m'importent ». Elle s'est alors détendue et m'a confié qu'elle ne se sentait pas proche de ces jeunes femmes qui traitaient avec jubilation de leur sujet favori et souvent unique : les enfants. Ayant choisi, en accord avec son conjoint de ne pas procréer, elle m'exposa son point de vue : elle n'avait pas besoin d'un enfant pour exister et avait envie de s'épanouir d'une autre façon. Je n'exposerai pas tous les arguments qu'elle se sentit obligée de développer : ils lui appartiennent.

J'ai pu saisir à quel point, en 2025, ne pas désirer ni vouloir d'enfant ne va pas de soi et à moins de subir des jugements très durs - de se faire traiter d'égoïste par exemple - nécessite beaucoup de justifications. La pression véhiculée par la société, essentiellement par les femmes elles-mêmes, celles qui devraient pourtant être les premières à comprendre qu'il est essentiel de pouvoir disposer librement de son ventre, est très importante. Certes une évolution a eu lieu, par rapport à ma génération où le fait de n'être pas mère était considéré comme une tare, mais le chemin est encore long, pour accepter l'idée qu'une femme peut l'être pleinement, sans pour autant être mère. Suite à cette discussion, je me suis surprise à imaginer quelle aurait pu être ma vie sans enfant...

Sylviane



Personne d'autre que moi n'aurait remarqué qu'un changement s'était opéré chez Nadine, une amie de longue date. Nous nous étions connues en classe de 6^{ème}, et depuis, nous étions inséparables, nous nous racontions tout, nos petits bonheurs comme nos petits malheurs, notamment nos peines de cœur.

Nadine était une fille magnifique, avec des yeux vert clair et une longue chevelure brune bouclée, elle ne passait pas inaperçue, mais elle n'en avait pas vraiment conscience. De plus, elle était toujours joyeuse et pleine de vie. Après le bac, nous avons pris des chemins différents : elle avait opté pour des études d'infirmière, et moi pour des études de droit.

Malgré tout, dès que nous le pouvions, nous nous retrouvions pour faire du shopping en ville, en finissant par un verre au café de Paris. Nous sortions de temps en temps « en boîte », quand on n'avait plus d'examens à passer. Un jour, elle m'annonça qu'elle était tombée amoureuse d'un bel ambulancier, charmant, brun aux yeux bleus, qui avait commencé à la courtiser. Il s'appelait Philippe, les collègues de Nadine n'avaient d'yeux que pour lui, et beaucoup furent jalouses lorsqu'elles apprirent qu'il avait jeté son dévolu sur elle.

De mon côté, je commençais une relation avec celui qui allait devenir mon mari, Pierre.

Les présentations furent faites, et tout le monde s'entendit bien dès le début. Les études achevées et les carrières commencées, il y eut le mariage de l'une et de l'autre, je fus son témoin et vice-versa.

Malgré nos vies professionnelles et conjugales, nous continuions à nous voir, mais moins souvent, nous nous invitions mutuellement, en couple cette fois. Philippe adorait briller en soirée en racontant des histoires drôles ou en faisant le pitre, il aimait être le centre de l'attention. Un soir où le couple dînait chez nous, je remarquai que Nadine ne prenait plus part à la conversation, personne d'autre que moi ne l'aurait remarqué car je la connaissais mieux que quiconque; et elle n'avait ni ri ni souri pendant tout ce temps. En outre, malgré la chaleur étouffante de cette soirée d'été, elle portait une robe à manches longues, et je réalisai que, depuis quelques temps, je ne la voyais plus avec les bras nus, ce qui était inhabituel chez elle. Je restai perplexe...

Quelques jours plus tard, je les rencontrai tous les deux au supermarché. C'est elle que je vis en premier, de profil, devant le rayon des fromages : là, je trouvai quelque chose de changé : elle avait pris du poids, n'était plus aussi soignée qu'avant, pas maquillée, mal coiffée, et je m'aperçus qu'elle avait le regard triste, comme si elle venait de pleurer. Dès qu'elle me vit à son tour, elle essaya de sourire, mais c'était un sourire crispé. Après l'avoir embrassée, je voulus lui demander ce qui n'allait pas, mais son mari la rejoignit à ce moment-là, et je vis, dans le regard que celui-ci dirigea vers elle, comme une lueur menaçante. Puis il me salua bruyamment en me tapant sur l'épaule d'une façon qui voulait paraître amicale. Et aussitôt, il saisit Nadine par le bras et la dirigea vers les caisses avec le chariot plein de courses.

Là, je réalisai qu'il y avait longtemps que l'on ne s'était pas retrouvées juste toutes les deux chez l'une ou chez l'autre, ou dans un café en ville. Je n'arrivais plus à lui parler, et surtout à la laisser s'exprimer librement : chaque fois que j'arrivais à la joindre chez elle au téléphone (je précise qu'à l'époque, il n'y avait pas encore de portables), elle abrégait la conversation, et j'entendais son mari, toujours à côté d'elle, lui faire des réflexions et lui ordonner de raccrocher. De même, elle ne sortait plus seule en ville.

En conséquence, ce que je subodorais depuis quelques jours devint alors une certitude, à savoir des maltraitances conjugales. Malgré tous mes efforts, il fut impossible de m'entretenir avec elle à ce sujet jusqu'au début de l'hiver. A ce moment-là, une grosse épidémie de grippe sévissait un peu partout. Philippe tomba malade, terrassé par la fièvre, mais pas Nadine. Celle-ci dut sortir pour aller à la pharmacie chercher les médicaments. Elle en profita pour m'appeler depuis une cabine téléphonique et, enfin, me raconta rapidement ce qui se passait chez elle : son mari si charmant était en réalité un monstre qui la frappait pour un oui ou pour un non, tous les prétextes étaient bons, il les inventait à mesure, par exemple il la soupçonnait d'adultère. Ainsi, il lui interdisait de sortir seule et, surtout, de venir me voir de crainte qu'elle me raconte ce qu'elle subissait. Il l'avait isolée de sa famille et de la plupart de ses amis. Je ne pus que lui dire que je la comprenais et que j'étais prête à l'accompagner au commissariat pour déposer plainte, mais elle avait trop peur de son mari et elle me fit jurer de ne parler de cela à personne. Elle raccrocha assez vite, pressée de rentrer chez elle par crainte des représailles. Je ne m'étais jamais sentie aussi impuissante. Malgré ma promesse, je ne pus m'empêcher d'en parler à mon mari, qui fut sidéré d'apprendre tout cela, il n'avait rien remarqué, occupé à écouter le « beau parleur » quand on se voyait. La question était donc désormais de prendre une décision qui puisse aider Nadine sans aggraver la situation.

Mais le destin se chargea d'apporter une solution : pas tout à fait guéri de la grippe, Philippe reprit le travail et décida d'amener en ambulance un patient qui devait être hospitalisé en urgence à Bordeaux. Fonçant sur l'autoroute A89, il perdit le contrôle de son véhicule, provoquant un carambolage, dans lequel il perdit la vie, les pompiers intervenus sur place n'ayant pas réussi à le réanimer, contrairement au patient qui put être sauvé (ironie de l'histoire).

Après cette période sombre, Nadine, de nouveau entourée par sa famille et ses amis, retrouva petit à petit sa liberté et sa joie de vivre.

Blandine



La plaque de beurre.

(À la manière de Maupassant)

D'autres que moi n'auraient rien remarqué ! A l'époque j'organisais, pour mes camarades de promotion et leurs épouses, des rencontres amicales. J'ai un jour découvert que deux des couples concernés dont j'étais très proche se comportaient de façon bizarre : à tour de rôle l'un d'eux était présent et l'autre s'excusait ; à la fin ils ne se rencontraient plus.

L'un d'eux était un très vieil ami, un frère pour moi, avant d'être un collègue.

Je me suis risqué avec beaucoup, beaucoup, de précautions à le questionner sur ce problème. Un soir où nous étions seuls un verre de whisky à la main : « ça devait arriver un jour, je vais te répondre mais oublie ce que je vais te dire et n'en parle à personne ». J'ai juré tout ce qu'il voulait me demandant quel pouvait être ce secret aussi corrosif.

« Il y a quelques années tu ne t'en souviens sans doute pas, nous étions invités chez Paul. J'étais à côté de Béatrice son épouse et à droite de notre camarade Pierre. C'était l'amicale atmosphère de réunion de ce genre. Tout le monde parlait à tout le monde, sans toujours écouter ses voisins.

Béatrice m'a passé un ravier avec une plaque de beurre ; tu sais que je n'aime pas le beurre et je n'ai pas regardé l'objet sinon à donner un coup d'œil rapide quand je l'ai passé à Pierre. Ce que j'ai vu m'a tétanisé. Sur cette maudite plaque était gravée « je t'aime depuis longtemps » j'ai voulu retenir ce fichu ravier mais il était déjà dans la main de Pierre. Il l'a regardée, a pris un couteau et, impassible, a tranquillement effacé le message. J'étais dépassé et j'ai bien compris qu'il prenait ça pour lui ; et comme tu peux le penser nous sommes tombés plus tard dans des complications très gênantes.

Pierre qui se croyait l'élus se mit à faire à Béatrice une cour un peu trop voyante que son mari n'a pas supportée. Moi je ne savais que faire et, bien sûr, je ne voulais pas en parler à mon épouse qui ne comprenait pas pourquoi je rejetais ses invitations. Et Paul qui était déjà jaloux comme un tigre a lui aussi cessé de rencontrer Pierre. Un joli micmac ! Béatrice c'était le pire et j'ose à peine te le dire. Sur le parking du collège où je l'ai rencontrée, elle m'a asséné, avec son plus beau sourire « Tu ne devrais pas être prof tu serais mieux moine, tu ne rencontrerais plus de femmes, ce serait bien de toute façon tu ne les comprends pas, tu ne les vois pas ».

J'étais mort de confusion et de honte. Et tout ça à cause d'une plaque de beurre. J'ai encore plus de bonnes raisons de ne pas l'aimer !

Gérard



Personne d'autre que moi n'aurait remarqué que son visage se crispait à l'annonce du cyclone. Nous avons tant attendu cette date de départ, préparé, organisé notre projet. Et voilà que le vent et la pluie pouvaient tout changer. Nos valises étaient prêtes depuis déjà plusieurs semaines. Il restait encore des petites choses à vérifier.

Partir plusieurs mois sans billet-retour avait exigé une certaine organisation. Mais tout était presque finalisé. Remettre en cause ce départ nous désolait. Surtout moi.

J'aimais l'idée de retrouver cet endroit, cette île française lointaine dont l'histoire était passionnante et la géographie exceptionnelle. J'allais pouvoir vivre au plus près de mon histoire familiale.

Je suis une des nombreuses descendantes d'Anne Mousse, la première petite-fille créole née sur l'île Bourbon. Comme elle, je suis née un 14 avril.

Ses parents sont arrivés de Madagascar avec les premiers colons français. Volontaires ou pas pour quitter leur île, ils refusèrent de devenir esclaves et s'enfuirent dans la montagne. On les surnomma les marrons.

Anne grandit et devient une belle jeune fille. Malgré les interdits de l'époque, elle épouse un homme blanc. La France est loin et la vie réelle s'impose. Le métissage est né. Son mari est riche et elle bénéficiera d'un certain confort de vie.

De ses 65 petits-enfants naitront mon arrière grand-mère puis ma grand-mère Suzette. Elle partira de l'île vers la métropole pour y espérer une vie meilleure. Mais finalement, ce ne sera pas très différent de l'île. Il n'y a pas beaucoup d'emplois pour elle.

Ce ne sera pas simple. Elle est métisse et elle ne trouve pas d'autres emplois que femme de ménage chez des bourgeois à Paris. Elle s'enfuit régulièrement de chez ses employeurs, résistant aux avances des fils de bonne famille.

Une voisine lui parle de son neveu, un petit paysan périgourdin. Il est célibataire et possède une petite propriété. Ils s'écrivent et un jour, elle prend le train pour Périgueux. Ils se marièrent et eurent de beaux enfants dont maman.

Le temps et les générations passant, on ne sait plus grand-chose de nos origines. Mais on n'oublie pas, c'est niché en nous, à travers une couleur de cheveux ou de peau. C'est aussi l'histoire d'une transmission par les femmes.

Aujourd'hui, je suis dans l'avion qui m'amène à la Réunion où je vais retrouver peut-être une case, une tombe, les traces de ces vies qui m'ont donné la mienne.

Martine



Personne d'autre que moi n'aurait remarqué l'atmosphère étrange qui se dégageait de cette maison.

Mes deux fils s'empressèrent d'aller jouer sur la terrasse, indifférents à la déco et aux petits désagréments de cette nouvelle location de vacances. Mon mari sortit précipitamment pour se planter devant la piscine et en examiner les alentours sans remarquer pour autant la terre fraîchement retournée dans le jardin tout proche et le vieux sécateur abandonné au pied du rosier. Je l'observais derrière la porte-fenêtre de la cuisine quand je sentis une étrange présence dans mon dos ; je me retournai et ne vis qu'une tasse déposée sur la table, encore imprégnée de l'odeur du café qu'elle avait contenu et, en me penchant sur l'évier, j'aperçus une assiette encore ruisselante de sauce tomate.

Vraiment étrange tout cela ! Alors je décidai de poursuivre seule mes investigations. J'abordai la salle de bains avec une certaine appréhension et j'y découvris un peignoir encore imprégné d'un parfum de lavande, accroché à une patère de bois puis, sur une lourde tablette de faïence blanche un tube de dentifrice Gibbs SR.

Quand je voulus faire part de ces découvertes à mon mari introuvable à ce moment-là, j'aperçus une drôle de chose au fond du jardin : on aurait dit un homme couché sur le sol, inerte. Je me rapprochai, tremblante, et constatai que ce n'étaient que les vêtements qui avaient habillé un humain dont le corps avait disparu. Tout près de lui, se trouvait un agenda ouvert à la page du 21 mars 1957 !

Je fus stupéfaite. Était-ce un fantôme ou une stupide mise en scène destinée à nous faire fuir ? En me retournant je ne vis personne, enfants et mari avaient disparu, étaient-ils effrayés ?

Quand j'entendis des rires étouffés dans la pièce d'à côté, je compris la supercherie : ils savaient que j'aimais écrire des histoires fantastiques et venaient de me donner l'occasion d'en commencer une nouvelle !

Annie



Personne d'autre que moi n'aurait remarqué que mon neveu William, l'enfant de ma soeur Louise et de son époux John, était un enfant mutique .

Déjà, tout petit, j'avais observé qu'il regardait d'un air triste tous ces beaux papiers neufs éparpillés

sur son tapis, témoignages muets des cadeaux du cercle de famille, et qu'il ne prononçait pas un mot. Louise menait sa carrière tambour battant, son enfant était " sa plus grave erreur " proclamait-elle à tout-venant, et John, souvent par monts et par vaux, ne se préoccupait guère de son fils.

L'enfant, sentant le peu de place qui lui était attribué, avait très tôt pris l'habitude d'énoncer ses besoins par de simples murmures. William, cependant, grandissait, et son comportement me souciait de plus en plus. Il ne se plaignait jamais, faisait ses devoirs de classe sans rechigner, il était ici ou là, sans y être véritablement. Il ne jouait pas avec les autres enfants de son âge, préférant ses activités solitaires à leur compagnie, et aussi, probablement, à la compétition.

Un mercredi, jour des six ans de William, je m'émerveillai devant la lumière et la tiédeur de l'atmosphère; je m'avisai que l'enfant aimerait découvrir la plage.

Nous voilà partis en direction du bord de mer. Je garai la voiture près des commerces bordant la plage; j'avais besoin d'effectuer des achats. Là, William, à mon grand étonnement, voulut regarder et toucher tour à tour, les seaux de plage, les pelles, les bouées, tout l'attirait. Lui qui ne s'amusait qu'avec sa tablette, dans sa chambre, voilà qu'il manifestait de la curiosité pour tout autre chose ! Arrivés sur la plage, je m'assurai de la présence de maîtres-nageurs sauveteurs et installai nos affaires à proximité. Une belle surprise m'attendait; alors que nous marchions sur le sable, William, qui d'ordinaire était quasi muet, s'exclama : " La mer, la mer! Je veux me baigner, Tatie ! ". L'eau avait accompli ce que j'espérais depuis si longtemps : éveiller William à la nature, à la vie tout simplement.

Ce jour-là, il découvrit aussi la joie de partager ses jeux avec des garçonnetts de son âge. J'avais remporté une bataille.

Dès lors, William devint semblable aux autres enfants, son mutisme avait cédé la place à de l'enthousiasme proclamé à tout propos, et depuis, le dédain des adultes à son égard a laissé place, enfin, à de l'amour .

Roselyne



Personne d'autre que moi n'aurait remarqué que quelque chose s'était passé, un mystérieux changement, incompréhensible à mes yeux, car tout à coup je me retrouvais sans plus personne autour de Moi...

Ce quai, pourtant, grouillait de monde quelques minutes auparavant, alors que la salle d'attente résonnait de 1000 cris de joie, le bonheur sans doute de jeunes vacanciers avant un départ vers quelque destination estivale, tout cela avait soudain disparu.

Le froid sans doute m'avait sorti de cette torpeur dans laquelle je m'étais laissé entraîner, le soleil brillant duquel je prétendais me protéger à l'ombre de la grande véranda de la gare, avait étrangement décliné, remplacé par un brouillard givrant, au point même que l'environnement n'était plus maintenant qu'un mélancolique paysage d'hiver.

Les bancs avaient été désertés... Sur les abords du quai, le blanc hivernal, recouvrait tout cela...

Plus de feuilles aux arbres qui m'apparaissaient désormais comme de maigres fantômes dans ce brouillard naissant, de l'autre côté de la voie ferrée.

Quelques herbes anémiques, tentaient une survie sur les abords du quai, à moins que dans leur désespoir, elles n'aient cherché à rejoindre leurs homologues poussant entre les rails...

Je réfléchissai plus encore sur cet inquiétant changement... Je tournai la tête, cherchant au moins une présence, à défaut je vis là encore la pendule du quai étrangement éclairée mais plus extraordinaire encore, ses aiguilles tournaient à l'envers !

Interloqué devant ce nouveau mystère, il me sembla pourtant entendre assez loin encore, le sifflement d'une locomotive... à vapeur !

Mes soupçons devinrent réalité, lorsque ce matin de l'année 2024, je vis effectivement apparaître cette haletante machine à vapeur, qui circulait sur ces rails hors du temps, mais... en marche arrière !

Le convoi de vieux wagons verts, s'arrêta bien devant cette gare tellement silencieuse, pas de passagers sur les quais, pas de passagers sur les vieilles banquettes en bois, rien, personne...

Cette situation hallucinante plus qu'inquiétante pour moi, m'incita pourtant à embarquer pour un lieu, dont j'ignorai finalement la destination, ma curiosité une fois de plus l'emportait sur toutes autres considérations !

Le convoi, péniblement dans un concert de craquements sinistres, de crissements inquiétants, se mit finalement en marche, brinquebalant le seul passager de ce voyage...

Tout mes sens étaient en éveil, que se passait-il ? ou allais-je ?, qu'allait-il m'arriver?

Soudain, dans ce wagon, le noir fût total, tandis que nous entrions finalement dans un tunnel, seules quelques lampes à peine rassurantes s'allumèrent enfin au plafond de cet antique wagon...

A la sortie de cet interminable tunnel, le soleil tout à coup m'éblouit, le nez collé à la vitre, sidéré, je retrouvai - quel bonheur - une nature verdoyante, les grandes prairies, le vert à l'infini et un ciel azuréen...

Je plongeai à nouveau dans une longue réflexion, tandis que le convoi semblait ralentir...

Effectivement, je reconnus les quais de ma destination et la superbe gare de Borgnols-Les-Bains sous un soleil réconfortant, cette station balnéaire avec son animation coutumière, tout particulièrement à l'arrivée d'un train, même si ce dernier entre en gare en marche arrière !

Tellement ému de retrouver ma Dame de Coeur, je ne cherchai pas dans l'immédiat à percer le mystère vécu, me promettant malgré tout d'y réfléchir confortablement installé sur un transat coloré, de cette jolie plage de Borgnols-Les-Bains.

Jean-Charles



Personne d'autre que moi n'aurait remarqué que quelque chose venait de se produire en coulisse ce soir-là, si je n'étais pas descendu précipitamment devant la scène en plein spectacle...

La pièce se déroulait à merveille depuis l'ouverture du rideau; tous les acteurs étaient au rendez-vous pour le bicentenaire de l'iconique théâtre de l'Atelier au pied de la butte Montmartre.

Jouer le « meurtre de Sir Dikson » dans ce théâtre, c'est revenir à l'origine de son inauguration par Pierre-Jacques Sevestre le 23 novembre 1822; ce soir-là, il décida de présenter cette pièce dramatique avec une troupe d'acteurs dont la composition ne fit pas l'unanimité dans le monde du spectacle; l'acteur très en vue Jean Mainville ne fut pas retenu pour le rôle principal, ce qui déclencha une polémique dans le milieu du spectacle et le quartier Pigalle, et ternit un peu cette première représentation qui fut, malgré tout, un succès.

C'est à la fin du spectacle que Jean Mainville lui-même, venu assister à cette première, s'en prit violemment au metteur en scène en lui promettant des suites qu'il ne risquait pas d'oublier et qui saliraient à jamais les annales de ce théâtre...

En tant que directeur artistique, je connaissais très bien l'histoire de ce lieu mythique : ses affiches célèbres, la liste pléthorique d'acteurs ayant brûlé ses planches, mais aussi ses périodes plus sombres notamment quand le théâtre fut réformé en cinéma en 1913 par le fils de Pierre-Jacques Sevestre lui-même.

Ce que je n'avais pas imaginé, c'est que l'incident du 23 novembre 1823 referait surface ce soir, devant moi, deux cents ans plus tard.

A la fin du troisième acte, juste avant le meurtre de Sir Dikson, ce dernier devait entrer en scène et déclarer sa flamme à celle qu'il imaginait devenir un jour son épouse, Héloïse.

Pourquoi n'entra-t-il pas sur scène ? Héloïse entama alors un monologue pour combler le vide; pour les spectateurs qui ne connaissaient pas le détail des répliques ou l'enchaînement du scénario, tout semblait normal, mais pas pour moi ! Il se passait quelque chose !

Sans attendre, je me propulsai sur le côté de la scène et tentai d'apercevoir Sir Dikson en coulisse : personne ; le rideau noir, tel un linceul, ne cachait pas l'acteur, ni son ombre.

J'empruntai l'escalier dérobé derrière la scène, j'arpenai maintenant les entrailles du théâtre...

C'est en arrivant devant la loge de Sir Dikson que je faillis perdre l'équilibre : devant moi, au sol, gisait l'acteur, un couteau planté dans le torse. Dans la lame du couteau, un message, sur un vieux papier, avait été préparé et laissé à mon intention ; il était daté du 23 novembre 1822 et disait : « Cher Arnaud Seveste, j'espère que tu comprendras ce soir, que dans ce théâtre, si tu as hérité de la notoriété de ton arrière-grand-père, alors j'ai tenu ma promesse, tu dois payer ta dette par le sang ; le message était signé Jean Mainville, mort en 1847. Quand je revins dans la salle, pour annoncer le drame et l'arrêt de la pièce, je fus stupéfait d'assister, contre toute attente, à la fin de la pièce qui n'avait jamais été interrompue ; Sir Dikson, dans son costume, jouait imperturbablement et impeccablement son rôle. A la fin du spectacle, acclamé par la salle, il se tourna un instant vers moi, et me délivra un sourire qui me glaça le sang.

Serge



Personne d'autre que moi n'aurait remarqué la tristesse dans ses yeux. C'est que, vous comprenez, par profession je suis face à eux, je les regarde mes touristes, je veux que leurs yeux rient, ils sont là en vacance, oubliez vos soucis et ne craignez rien, vous les retrouverez chez vous, mais pour l'instant regardez-moi, regardez-moi et souriez, je suis votre guide pour la semaine dans ce beau Périgord noir qui vous fera regretter d'habiter ailleurs.

Des Suisses de Bulle, me confirme Francis le chauffeur du car. Bulle ? c'est une ville, ça ? Ben oui, en Gruyère. Ah ! en Gruyère ! non, non, j'évite les plaisanteries sur le fromage, je sais qu'il est très bon et les yeux de Patricia – oui, autant vous le dire tout de suite, elle s'appelle Patricia – sont vraiment très tristes et ça m'inquiète parce que mon métier c'est de rendre joyeux les gens que je guide et je sens que cela va être un défi, un *challenge* comme disent ceux qui s'imaginent qu'on les comprendra mieux comme ça, alors je me prépare, je me concentre, je suis avec eux pour trois jours, je trouverai bien un moyen...

Quand le bus roule, assis à côté du chauffeur, je regarde la route. Les premières fois, c'était difficile : Essayez de parler à quelqu'un en lui tournant le dos, vous verrez. Et là, ils sont quarante ! Mais j'ai quelques années d'expérience maintenant et je raconte mes histoires de châteaux, de guerres de cent ans (au pluriel car il y en eut deux), de grottes, de généraux d'empire, de confit et de

foie gras, les yeux sur la route ou sur le paysage.

Les yeux justement, les yeux de Patricia, pourquoi ce ciel gris ? Pourquoi ces nuages ? De temps en temps je tourne la tête comme pour voir si tout le monde m'écoute et ses yeux sont toujours gris.

Après la visite de Sarlat nous avons rendez-vous dans une ferme proche, démonstration de gavage, dégustation de produits et repas périgourdin, je n'entre pas dans les détails. Comme souvent, le gavage passionne les hommes et dégoûte les femmes ou les indifférents. Elles restent en dehors et discutent. Patricia, dans un coin, regarde le paysage qui en vaut la peine. J'en profite, je m'approche.

La cinquantaine épanouie, brune aux yeux verts même si je les vois gris en ce moment, vêtue avec élégance, qu'est-ce qui peut bien la chagriner ? Je lui demande si tout va bien. Un sourire triste, oui, oui, et elle se tourne vers le paysage. Sans plus hésiter, je lui avoue le problème professionnel qu'elle me pose, et sa bouche sourit un peu plus, mais pas ses yeux.

Bon, l'heure du repas sonne et les Suisses boivent l'apéritif en criant très fort : « Santé ! ». Franchement, je ne sais pas si tous les Suisses suivent cette coutume, mais tous les groupes de Francis le font. Passons rapidement sur ce qu'est un repas dans une ferme périgourdine. Il provoquera une certaine somnolence dans l'assistance lorsque nous nous dirigerons ensuite vers Lascaux et qu'en route, je leur présenterai 2 millions d'années de préhistoire en une demi-heure. C'est un métier.

Après Lascaux 2, tout le monde veut en savoir plus : où est la vraie ? Quelles différences ? Pourquoi les peintures ont l'air si fraîches ?... Même Patricia est intéressée.

Ce sera une belle journée et de retour à leur hôtel à l'heure de l'apéritif – « santé ! » – les gens disparaissent dans leur chambre en attendant le dîner.

Je vais pour partir lorsque j'aperçois « tristes-yeux ». Ça va ? Fatiguée ? Toujours triste ? Finalement elle a souri. Léger, fugace, mais je l'ai vu, alors j'insiste : pourquoi cette tristesse ? Elle m'a tout raconté.

Pour leur vingt ans de mariage, son mari lui a offert un voyage en Turquie.

– Sympa !

– Oui, très sympa, très sympa.

– Mariage heureux ?

–... oui. Jusque là.

– Que s'est-il passé ?

– Oh ! c'est simple. Au cours de notre premier dîner à Istanbul, au milieu des bougies qui éclairaient notre table et du bouquet de fleurs qui nous séparait, il m'a annoncé, en levant la voix au-dessus des violons sirupeux, avec presque un léger sourire:

- Au fait, dès notre retour en Suisse, je te quitte...
– Pardon ?
– Oh ! ne me fais pas répéter, tu as très bien compris !

...

J'avoue que j'ai été estomaqué. À quel degré de goujaterie un homme peut-il atteindre ? Il aurait pu attendre leur retour pour lui annoncer cette nouvelle !

J'ai balbutié quelques condoléances ridicules ce soir-là, mais je suis heureux de vous dire qu'à la fin de son séjour Patricia souriait et qu'elle m'a remercié de lui avoir – presque – fait oublier sa tristesse.

Je fais un métier formidable.

Pierre



Le collier.

Personne d'autre que moi n'aurait pu remarquer sur cette photo l'absence du collier autour de mon cou. Ma sœur, à mes côtés, arbore avec une fierté qu'elle cache un magnifique collier de perles en plastique rouge. Les yeux baissés modestement, les mains croisées au niveau de la taille, je devine ses pouces accrochés à la base du collier. J'en avais un moi aussi, je m'en souviens. Le même en bleu. Pourquoi est-ce que je ne le porte pas ?

Sur cette photo prise dans la cour devant la maison, j'ai cinq ans environ, ma sœur en a sept. Nous portons la même robe à petits carreaux bleus, avec un empiècement blanc arrondi délimité par un croquet, je suis étonnée de retrouver ce mot que j'aurais cru perdu, un croquet, le nom de ce ruban en zigzag. Notre mère avait certainement fabriqué ce vêtement. La robe recouvrait un polo rouge à manches courtes. Des enfants sages, presque des jumelles, l'une n'a pas de collier.

Je me souviens qu'ils nous avaient été offerts par des amis de Paris venus nous rendre visite, les Blanchard. Ils étaient bouchers et pour moi, les bouchères avaient forcément le physique de madame Blanchard, une brune au teint clair, aux joues rondes, un corps aux formes pleines et rebondies. On était forcément comme elle quand on mangeait de la viande en abondance. Elle souriait tout le temps. Cela aussi, c'était une preuve.

A qui pourrais-je demander comment j'avais perdu ce collier ? Mes parents ne sont plus de ce monde, les Blanchard non plus. Il reste bien le fils, identique à sa mère, mais je ne m'imagine pas qu'il soit au courant, pour le collier.

En ces temps où les familles étaient marieuses et entremetteuses, on m'avait vaguement suggéré que, peut-être, il pourrait être un parti intéressant. Il se pavanait dans une Ferrari rouge qui semblait être son meilleur atout dans son entreprise de conquête des filles. Il m'avait même conduite à Paris, un été où je devais y retrouver des cousines de mon âge et j'étais toute à la joie de ces quelques jours d'indépendance et, je l'imaginai, de folie. Je me souviens de l'inconfort de cette voiture, de cette assise au ras du sol, de cette vue sur le fossé et le talus de la route, je n'avais pas compris ce qu'il pouvait y avoir de séduisant à rouler dans ce genre de véhicule. En y pensant maintenant j'ai l'impression d'avoir abusé de lui. Il était mon seul moyen de transport pour aller à Paris, je n'ai pas eu de scrupule à le reléguer au rôle de conducteur.

De cette photo remontent une nuée de souvenirs, des personnages, des scènes que je ne savais pas avoir gardé dans ma mémoire. Ce Philippe Blanchard en particulier.

Et pourtant, de la disparition du collier, je ne me souviens pas alors que je sens encore sous mes doigts la texture du plastique, son odeur. Ces perles, qui s'emboîtaient les unes dans les autres, m'avaient permis des créations infinies de colliers plus ou moins longs, d'enfilades de bracelets qui hélas ne tintinnabulaient pas lorsque je bougeais les bras. Avec si peu, je créais des vies et des personnages multiples. Pendant peu de temps apparemment, puisque mes mains et mon corsage sont vides sur la photo.

Si je m'en rapproche et scrute mon visage je vois que mes yeux sont gonflés et que j'ai pleuré. Il faut vraiment que je retrouve ce qui s'est passé. La seule solution est d'appeler Françoise, je lui envoie un SMS.

« Les taupes, tu ne te souviens pas des taupes ? »

Sa réponse sibylline m'agace grandement. Là aussi, les souvenirs affluent. Je retrouve notre relation d'enfance, quand elle jouait à celle qui savait tout et consentait chichement à me jeter quelques miettes d'information comme elle aurait lancé des piécettes à un clochard. Nous rentrions de l'école, elle devant riant avec ses copines, moi je courais derrière, exclue de leurs secrets. Je n'ai plus l'intention de me laisser snober par elle. « Tu pourrais être plus claire ? » Je ponctue ma phrase d'emojis furieux.

« Je te raconterai à mon retour – où est-elle partie, en Italie, en Suède ? je perds le fil de ses voyages – essaie de te souvenir, elle est drôle l'histoire des taupes ! »

En attendant son retour, j'essaie de penser à autre chose mais la nuit, je rêve de taupes qui sortent de leur tunnel de terre, viennent fureter dans ma chambre et lorsque je veux les faire fuir, elles

soulèvent leurs paupières aveugles sur des perles en plastique bleu.

Quand Françoise m'a raconté, tout m'est revenu. J'ai vu le pré dans lequel nous jouions. L'abondance des taupinières. Et moi qui enfonçais les perles dans ces monticules de terre. Je voulais jouer avec les taupes : tenez, voilà des perles pour vous faire des colliers. Je me souviens maintenant de ma déception infinie quand j'ai compris que je ne pourrais jamais les récupérer.

Françoise



II
Choix de textes.

L'autobiographie n'est pas mon genre.

Soyons sincère : je n'écrirai pas d'autobiographie. Evoquer les souvenirs d'un autre temps ne m'enthousiasme guère. La tâche même de faire le tri, d'organiser de reconstruire un temps passé dans le présent me semble fastidieuse; et comment intéresser l'autre si l'exercice me lasse à l'avance ? Il me faudrait dépenser une énergie folle et dans quel but?

Je n'ai plus envie d'apprendre à me connaître ou me justifier ou de transmettre un message ... que sais-je encore ? Je n'ai jamais nourri de telles ambitions. Mon souci d'immortalité - en ai-je un d'ailleurs - ne passera pas par ce créneau.

Non pas que ma vie ait été ratée ou bien remplie ... Mais l'idée de regarder dans le rétroviseur, de décortiquer mes expériences passées ne me tente absolument pas et même, m'effraie. Ce serait un peu vivre « l'éternel retour » cette idée de Nietzsche, où il nous donne à penser que nous pourrions revivre éternellement et de manière répétée chaque instant de notre vie (cela nous servirait d'aiguillon pour vivre une vie différente). Personnellement cela me donne des frissons !

J'ai un âge où la mort me guette. Dire que mes jours sont comptés ne signifie rien, il en a toujours été ainsi. La différence, c'est que j'en ai pris conscience récemment avec un corps qui dysfonctionne sérieusement. S'il me fallait écrire une autobiographie je commencerais donc par en écrire la fin et à relater comment j'avance à petits pas, un à la fois, car seul le présent a quelque attrait pour moi.

Oyez oyez collègues

« Agités de la plume »

Le journal d'une vieille folle

Qui écrit par plaisir

Au clair de la lune

Un verre à la main

Les joyeuses aventures

D'une dame « au p'tit grain »

Qui parle de ses détresses

Comme d'autres de leur sagesse !

Sylviane



« Un chapitre de mon autobiographie »

Aujourd'hui, j'ai choisi de parler d'une période de ma vie qui a été à la fois inattendue et douloureuse, mais aussi très riche sur le plan humain, en me faisant notamment relativiser les petits soucis quotidiens et apprécier encore davantage les moments de bonheur.

- Février 1998 : découverte d'une « boule » dans un sein un samedi soir. Le lundi en fin de journée : consultation chez mon médecin traitant. Quelques jours après, mammographie : le médecin radiologue me dit : « Vous pouvez repartir chez vous, vous n'avez rien ! ». Je lui prouve le contraire, il me dit de revenir plus tard pour une échographie : je dois attendre 8 jours pour cela, pas foutu de me la faire en suivant...

- Echographie : air soucieux du 2^{ème} radiologue : « à surveiller, revenez dans 3 mois ».

- Le 2 juin, jour de ma fête : 3^{ème} radiologue : « si vous étiez mon épouse, je vous dirais de vous faire opérer ».

- Quelques jours après, mon gynéco : « Je ne suis pas inquiet, si vous voulez partir en vacances, je vous opérerais à la fin de l'été ». Refus de ma part, je veux être opérée fin juin/début juillet, au moment de la fin de l'année scolaire (ma fille termine son CP).

- 30 juin : opération, pas d'analyse pendant le déroulement de celle-ci. 3 jours après, le vendredi, retour à la maison, avec un mauvais pressentiment de ma part, non partagé par le médecin. Le week-end passe, et le lundi, appel de ce dernier : « il faut que je vous vois, venez demain matin à 9 heures » : j'ai compris. Le lendemain matin, il ne prononce jamais le mot, c'est encore pire pour moi. Il doit me réopérer.

- A cette même période, nous assistons à la coupe du monde de football remportée par la France, pour moi, elle restera toujours associée à cette période d'angoisse.

- Puis : 2^{ème} opération, et quelques temps après : radiothérapie, puis je me dépêche de reprendre le travail, peut-être trop vite.

- Ensuite, c'est un contrôle chaque année. Pas besoin d'attendre longtemps : 3 ans après, rebelote. Cette fois, après une 1^{ère} opération ici, on m'envoie à Bordeaux pour une opération beaucoup plus importante : mastectomie avec reconstruction immédiate. Là, pas difficile non plus d'oublier la date : je suis hospitalisée le mardi 11 septembre 2001, pendant les attentats à New-York. Le lendemain matin, plus de 4 heures d'opération, suivie de 2 jours en soins intensifs, pendant lesquels je suis transfusée, après la pire nuit de ma vie. Cette hospitalisation durera 14 jours. A signaler : le vendredi de la 2^{ème} semaine, 21 septembre, explosion de l'usine AZF à Toulouse. Décidément, je ne manque pas de moyens mnémotechniques !

- Après tout cela, reprise du travail avant la fin de mon congé longue durée.

- Plusieurs opérations ont suivi, pour figurer la reconstruction, et aussi une alerte sur l'autre côté.
- Depuis : contrôle technique annuel, toujours d'actualité...
- Je n'ai pas parlé des différentes émotions par lesquelles je suis passée et des répercussions sur ma vie personnelle. Mais, malgré tout, il y a eu des éléments positifs : le radiothérapeute, un beau gosse, non seulement compétent, mais très charmant ; une psychologue de la Ligue contre le cancer avec qui j'ai tissé des liens d'amitié ; la solidarité de ma famille, de mes amis, de mes collègues... Et aussi, quand je rencontre quelqu'un qui a ou a eu cette maladie, je peux en parler plus facilement, auparavant, je ne savais pas quoi dire.

Blandine



Le mot le plus beau, le mot le plus fou.

(À la manière de Roger Nimier et de Paul Nizan.)

Pour moi ce n'est pas seulement un mot mais un prénom qui émerge du fond de la mémoire : Florence.

J'ai rencontré fort peu de Florence mais ce prénom a longtemps porté ces rêves flottants qui naissent, se développent et se dissipent comme des nuages sur le front des montagnes, au contact du réel.

Florence, le mot me plaisait tout d'abord par ces sonorités et le fluide assemblage de ces trois syllabes qui se fondent sans se heurter.

C'est la qualité de sa prosodie qui m'a d'abord attiré. Florence portait aussi le mot fleur et celle qui le portait se devait d'être et devenait à la fois femme et fleurs.

Enfin, elle était aussi le rappel d'une ville du sud ensoleillée et fleurie, patrie des merveilles de la Renaissance.

Le personnage s'incarnait ainsi dans les visages et l'élan des personnages de Botticelli.

Elle ne pouvait être que grande et élancée blonde au long cheveux flottants ou ordonnés en lourd bandeaux.

Et comme dans les peintures elle donnait vie à des scènes, qu'elle ordonnait, animait et dominait.

Au-delà du rappel des icônes du 16^{ième} siècle, l'image de Florence retrouvait sa place dans des âges beaucoup plus proches.

Ce n'est pas un prénom très courant de nos jours et il me renvoyait souvent aux romans et aux films des années 30 et 40; aux livres d'Aragon, de Nizan, de Maurois comme aux films de Renoir, en particulier *la règle du jeu*. Voire même grâce à son titre à “ rêveuse bourgeoisie” de Drieu la Rochelle.

Dans ces fictions, Florence, telle que je l'imaginais, se tenait droite, longue et mince, souriante mais un peu distante dans le cadre d'un salon Art Déco ou devant une porte-fenêtre ouverte sur un jardin à la française, soigneusement peigné avec ses arbustes et ses allées.

Son élégance, son accueil sobre et ouvert, marqué par un peu de retenue suscitait admiration et questionnement. Qu'y avait t-il au-delà de cette maîtrise et de cette attente? La suite de l'histoire pourrait peut-être nous le dire?

Toutes ces représentations, créées et portées par un jeune homme sans doute romantique mais largement ignorant de la société, et plus encore de l'univers féminin, se sont avec l'âge usées sur le mur du réel et du temps qui détruisent et recomposent. Mais que resterait-il de la vie si l'on excluait les rêves? Ce sont eux, même érodés, même disparus, qui nous ont construits et qui nous guident.

Gérard



Cela faisait bientôt dix ans qu'il attendait le bus.

Pour passer le temps, il regardait la vie autour de lui. Mais le temps n'était pas long. Il y avait tant de choses à raconter de ce qu'il voyait, des gens qu'il croisait. L'ennui, il ne connaissait pas. Et il avait ses habitudes.

Elle était si jolie dans son manteau orange. Elle était là tous les matins à la même heure. Il imaginait les voyages qu'ils pourraient faire ensemble, il n'osait pas l'aborder, elle était trop bien mise. Puis, un jour, il vit qu'elle pleurait, il lui dit un petit mot de sympathie. Elle le regarda et lui fit un petit sourire triste. C'était un début de relation. Il existait enfin dans son regard. Il ne savait pas si **demain** il lui parlerait à nouveau. Mais **demain** passa et les autres jours aussi.

Puis vint Moïse, il avait 12 ans. Il n'avait pas peur de lui, de son vieux manteau élimé. Il allait à l'école et lui racontait ses cours, ses copains, ses parents. Moïse avait toujours ce petit air enchanté. Il se rappelait quand il avait le même âge. Il était heureux. Maman était si gentille, elle lui faisait des crêpes. Papa n'était pas souvent là car il allait gagner l'argent de la famille. Puis un jour, il

n'était pas rentré. Il se disait qu'il avait commencé à attendre à partir de ce moment-là.

Moïse lui demandait pourquoi il attendait toujours ce bus qui n'arrivait pas. Il n'avait pas de numéro ni de destination ce bus, c'était celui de ses rêves, de son père disparu mais c'était aussi celui de l'espoir.

Il trouvait le monde beau et pourtant il entendait autour de lui tant de gens mécontents, il ne savait pas de quoi. Parfois, il saisissait quelques mots, l'argent, la politique, la météo mais lui ne partageait pas leurs inquiétudes. Il n'en avait pas d'inquiétudes. Il y avait cet arbre et ce petit oiseau qui, l'enchantait tous les jours par son chant. C'était un joli spectacle que de le voir voler pour picorer quelques miettes tombées des sandwiches vite avalés par ces gens pressés. Un jour, il vint se poser sur son épaule. Ce fût le début d'une belle histoire. Il trouvait des petits morceaux de pain que l'oiseau picorait dans sa main. Ces moments étaient enchanteurs.

Il s'interrogeait sur toutes ces personnes qui courraient, se dépêchaient. Il ne savait pas pourquoi. Lui, il attendait mais il regardait autour de lui. Il sentait aussi, le parfums des femmes, les bonnes odeurs de la boulangerie proche, de la lune et du vent. Chaque jour était différent. Et il aimait cette découverte quotidienne.

Peut-être que c'était mieux ainsi, que son père reste absent pour qu'il continue à attendre ce bus de la vie.

Martine



Autobiographie.

Cela faisait bientôt dix ans qu'elle attendait le bus, pour passer le temps elle regardait la vie se dérouler devant ses yeux pareille à cette fresque de Rudolf Zallinger intitulée « The Road to homo sapiens » représentant les différentes étapes de l'évolution humaine. Elle vit un enfant de cinq ans zigzaguant sur sa trottinette devenir ce fier adolescent fendant la foule des piétons sans voir la petite mamie accrochée à son chariot qui serait renversée sans ménagement au milieu d'un concert d'indignations et d'apitoiements. Elle entendit les cris et les chants emplis de colère de manifestants qui revenaient chaque année arborant tour à tour, drapeaux rouges ou gilets jaunes.

Elle remarqua que la pluie était plus belle la nuit, formant des fils d'or et d'argent sous les phares des voitures. Elle sourit en voyant les jeunes femmes changer de silhouette au gré des modes, elle

s'indigna devant l'impolitesse de ceux qu'elle avait connus au début empressés et courtois. Pour se distraire elle discuta avec les ouvriers qui édifièrent un abribus avec un banc à l'intérieur pour qu'elle puisse se reposer. Elle apprécia ce geste d'un passant venu lui apporter un verre et une merguez et reconnut en lui ce manifestant qui chantait si fort les années précédentes :

« Alors, toujours là, lui dit-il d'un ton ironique, vous voyez bien que tout va mal, un bus tous les dix ans c'est admissible ça ? »

Dix ans, déjà ? Ce n'est pas possible mais j'ai dû changer moi aussi et fouillant dans ce qui fut sa poche elle y retrouva un vieux miroir qu'elle n'osa pas hisser jusqu'à son visage.

Elle décida alors de quitter l'abribus qu'on avait construit autour d'elle, mais en se levant elle trébucha, gênée par quelque chose sous ses pieds et elle se rendit compte que ses cheveux avaient poussé tellement qu'ils recouvraient ses chaussures.

Annie



Le train.

2 février 2014, 9 heures du matin, PARIS Gare de Lyon .

Il est arrivé très en avance, son train pour MARSEILLE Saint-Charles est prévu à 10 heures 05.

Ciel gris, froid, l'homme s'est chaudement habillé et transporte une valise volumineuse .

Il ne dispose, ni d'un logement fixe, ni de mobilier .

Pour s'occuper, il arpente le vaste hall de gare .

Les panneaux d'affichage ont positionné son train, le n° 92605127, à la cinquième ligne .

A 9 heures 45, notre homme jette un coup d'oeil sur le panneau des départs de train : "Impossible!

Inadmissible!" s'exclame t-il tout haut, son train a disparu de l'affichage .

Au guichet des informations, l'employé vérifie la programmation .

"Aucun train pour MARSEILLE ne circule aujourd'hui, 2 février 2014 ", lui est-il répondu .

" Revenez le 16 février " .

L'homme fouille ses poches : aucun billet. Il l'a probablement oublié à l'hôtel .

16 février 2014, même scénario : le train de ce passager a été dûment affiché, puis a disparu du panneau .

Sa grosse valise ne l'encombre plus : il s'est équipé d'un sac à dos .

Au fil des jours, il s'amuse à exercer sa mémoire des lieux : les voies et leurs numéros, les emplacements des kiosques, des WC, des boutiques ... et note mentalement chiffres et infos divers de ce hall de gare .

Il interroge cadres et employés, s'informe sur l'univers des trains et du chemin de fer, qu'il découvre avec ravissement .

Il prend ses repas dans les snacks et ne repart qu'à la nuit tombée .

Quelque temps plus tard, sa présentation a beaucoup changé : cheveux longs ramassés sur la nuque, vêtements usés, rapiécés ; il se contente de se raser .

Les années ont passé, lui s'est empâté, sa bouche est édentée .

Arrive le Jour de l'An 2024 .

L'homme, sur le quai dès 8 heures du matin, écoute le haut-parleur : le train à destination de MARSEILLE Saint-Charles est annoncé quai n°2 : il partira à 10 heures 05 .

Eberlué, l'homme, chancelant sur ses jambes, parvient à se hisser dans un wagon .

Comme quoi : " Tout vient à point à qui sait attendre."

Roselyne



A Traction...

SLAM POESIE

Elle est garée là, tout contre le trottoir,
Objet de collection, dans sa superbe robe noire...

Grand-Père, comme à son habitude, lui fait une brève toilette,
La famille va sans tarder partir en goguette.

Nous gardons nos chaussures, presque gênés pour ne rien salir,
Papy accepterait des chaussons mais n'ose nous le dire.

Nous nous installons confortablement dans ces fauteuils moelleux,
Les plus petits d'entre nous, presque fous et tellement heureux !

Derrière les sièges avant, se trouvent de plus durs strapontins,
Tout n'est que bonheur, lorsque l'on est gamin !

Bien des années plus tard, le parfum de cette Ancienne Citroën je le sens encore,
Une odeur indéfinie, agréable, l'odeur des années qui s'en vont, s'évaporent...

A l'extérieur, capot ouvert, sur les entrailles de la bête,
Grand-Père s'affaire, et parfois rouspète.

C'est enfin le grand moment, Papy tire le démarreur de la Vieille Traction,
Dans un silence de mort, démarre tout à coup l'avion à réaction !

Et ça fume et ça pète !
Grand-Père une nouvelle fois a réveillé la bête !

Pas de ceinture de sécurité,
Nous démarrons l'esprit tranquille, tellement rassurés.

Le chauffeur bataille avec l'immense volant,
La boîte craque, le 6 cylindres s'emballe bruyamment.

C'est parti pour une longue balade à travers la campagne,
Le nez collé à la vitre, une vague de fierté me gagne.

Folie et sensation, pour une vitesse de nous inconnue,
Nous partons au bout du Monde, ma main d'enfant vous salue !

La noire traction file sur la petite route, franchement bosselée,
Attirant ainsi les regards des passants médusés,

Nous sommes dans les années soixante, Papy est très fier
De sa Superbe Traction qu'il a payé bien cher !

Confortablement installés dans cet intérieur de carrosse,
Je m'endors, bercé, dans mes rêves de gosse.

Un jour sans doute, j'aurai moi aussi une admirable Traction,

En souvenir de toi Papy, qui m'a donné l'amour de la collection.

La noire Traction s'envolera vers les nuages,

Papy, Mamie et Vous Tous disparus, la haut dans le ciel,

Resterez ma mémoire en de si belles images,

Ces balades en Anciennes, seront en mon coeur finalement éternelles **Jean-Charles**.

Jean-Charles



Cela faisait bientôt dix ans qu'il attendait le bus.

Pour passer le temps, il avait tout d'abord cherché quelques occupations afin de patienter les premières minutes qui devinrent ensuite des heures d'attente sous cet abribus planté dans cette campagne éloignée de tout.

Dès le lendemain matin, alors que d'autres personnes venaient comme lui attendre le bus journalier, il ne comprit pas pourquoi, après le passage de ce bus, il se retrouvait comme hier seul alors que tous les autres voyageurs étaient montés et avaient déserté l'endroit qui pour le 2^{ième} jour semblait lui être consacré. Il sentit bien les premiers temps que certains s'étonnaient à leur arrivée de le voir déjà sur place et ne pas emprunter le transport en commun.

Lui-même ne l'expliquait pas : quelque chose au dernier moment le retenait ; était-ce le bus, était-ce la réticence à s'éloigner de cet abribus devenu depuis maintenant un mois sa nouvelle résidence ou quelque chose de supérieur qu'il ne parvenait pas à qualifier ? la question le taraudait jour après jour mais sans réponse rationnelle qui lui aurait permis peut-être de rompre avec ce quotidien autant insolite que monotone.

La curiosité des voyageurs du début se transforma rapidement en indifférence comme s'il s'était fondu progressivement dans le paysage et qu'il appartenait maintenant au décor de l'abribus comme un panneau publicitaire qu'on finit par ne plus voir. François était devenu invisible, transparent ; cette indifférence le désola à tel point qu'il décida de prendre une initiative afin de changer le cours de l'histoire qui lui échappait : dès le lendemain, il entreprit d'agrandir l'abribus pour y aménager une chambre d'une part et une petite pièce qu'il conçut pour abriter des personnes rencontrant la même situation que lui ; il fut surpris de l'effet de son initiative car quelques jours plus tard d'autres personnes, la nuit tombée, affluèrent. Au fil des jours, l'abribus de la route du marais devint le rendez-vous des paumés, des poseurs de questions sans réponse, des gardiens d'abribus.

Pour son premier anniversaire, il décida, avec ses nouveaux colocataires, de baptiser l'endroit « La rue des abusés » pour témoigner du sort réservé à ces hommes et femmes à qui aucun transport en commun n'avait autorisé l'accès. Les journalistes relayèrent largement l'événement et rapidement un collectif de défense des abusés installa sous une tente son quartier général.

Mais alors que la plupart de ses co-abusés se réjouissaient de l'ampleur du mouvement, François, au fil des années, était habité par un sentiment partagé. Certes il se satisfaisait du sentiment de solidarité qui l'avait sorti de la solitude dès la première année, mais il parvenait difficilement à comprendre comment, sans le vouloir, s'était développé, année après année, le village de cabanes des abusés qui malgré les tentatives d'expulsion des autorités, s'agrandissait inexorablement.

La 8^{ième} année, l'arrêt de bus prit le nom du village des abusés tellement l'endroit était devenu une curiosité locale et constituait même, dans le guide du routard, un des points d'intérêt à la mode. C'est probablement cet événement qui déclencha chez François le souhait de changer de vie car son statut désabusé finissait, année par année, par abuser de ses valeurs et l'enfermait dans un schéma de vie qu'il n'avait finalement jamais décidé vraiment. Certes les comités de village, les conférences de presse et autres visites organisées pour amuser les touristes occupaient tout un chacun depuis des années mais François se lassait de cette situation qui d'après lui ne pouvait durer davantage.

L'endroit était devenu tellement fréquenté que les autorités décidèrent des travaux d'aménagement afin de sécuriser l'endroit et de faciliter le flux des véhicules et autres bus affrétés spécifiquement pour la visite du village des abusés. Le cortège des camions, pelles mécaniques et autres marteaux piqueurs se rajouta au défilé des bus réguliers et touristiques.

C'est le martèlement répété des marteaux piqueurs qui réveilla François et le sortit de sa torpeur et du rêve qui l'avait séquestré toute la nuit dans le village des abusés. Complètement égaré, il regarda alors son radio-réveil et constata avec effroi que non seulement ces 10 ans d'habitat au village des abusés s'étaient finalement réduits à un simple rêve après une soirée bien arrosée, mais qu'il venait également, à cause d'un radio-réveil mal programmé, de rater son bus pour aller travailler . Il en fut

tellement désabusé qu'il décida, probablement par habitude, de ne pas prendre le bus suivant ce jour-là. Il se rendormit, mais ne parvint jamais à rejoindre son village où l'attendait pourtant le comité des abusés qu'il devait présider pour le dixième anniversaire.

Serge



SLAM

C'est l'ego, igo* !

* igo = abréviation de « amigo » en langue *djeune*.

Je n'comprends pas que les choses évidentes

Les gens se refusent à même y penser.

Si je dis qu'la lune nous fait rêver

Tout le monde approuve, ouais, la belle entente !

Si je dis qu'le chaud, c'est mieux que le froid,

Excepté pour toi qui aime te geler

Sur un' piste ed ski, on aime l'idée

Plage blanche', eau bleue, cocotiers, t'y crois !

Si je dis qu'en France on mang' plutôt bien,

Qu'le bœuf miroton, l'couscous, la choucroute

C'est ici qu'c'est bon, ça fait aucun doute

Tout le monde approuve, – sans parler du vin !

Mais si j'dis qu'c'est mieux d'écouter l'voisin

plutôt que d'râler comme un vieux ronchon,

De l'traiter d'oiseau, de shnock, de vieux con

Et de pas savoir pourquoi l'est chagrin,

Mais si j'dis que d'vivre en pensant aux autres
C'est le seul moyen pour qu'i pensent à toi –
C'est pas d'la paliss' cell' la c'est de moi,
Pas la peine' pour ça d'fair' le bon apôtre !

Si un égoïst' pour toi c'est quelqu'un
Qui pens' pas à toi, comm' dirait Labiche,
C'est qu'tu piges rien, qu'tu fum' du haschich
Il est temps qu'quelqu'un te mette au parfum.

C'est l'ego, igo, qui fout la détresse
Quand j'y pense, tiens, ça me fait gerber...
Car c'est pas demain qu'on pourra changer
Rien que d'y penser j'suis en PLS !

Je ne comprends pas qu'les choses évidentes
Les gens se refusent à même y penser.
Difficile ? oui ! Mais faut commencer,
Un pas après l'autre on remonte la pente !

Ah c'est difficile ? Oui, c'est difficile !
Mais c'est là qu'elle est la révolution...
Bon j'ferm' mon ego : j'me mets un bâillon,
C'était assez clair, pas de codicille !

Pierre



Je dis ça, je dis rien.

X : Enfin, moi, je dis ça, je dis rien.

Y : Et pourtant, tu parles.

X : Comment ?

Y : Tout ce que tu viens de me dire, là, en fait, tu ne l'as pas dit. Pourquoi parles-tu pour ne rien dire ?

X : Tu remarqueras que « parler » et « dire » sont deux verbes différents avec donc des sens différents. Parler, on le fait toute la journée. Je parle donc j'existe. Je n'ai pas besoin de me pincer pour le savoir. Je fais du bruit, donc je ne suis pas mort. Dire, alors là dire, c'est autre chose.

Y : Excuse-moi de t'interrompre, tu es sûre qu'en ce moment tu n'es pas dans le « je dis ça, je dis rien » ? Et, vois-tu, sans vouloir être désobligeant, je préférerais que tu le fasses réellement, que tu ne dises rien.

X : Tu joues avec mes mots. Tu veux me faire taire et au lieu de le dire carrément tu fais de l'esprit. Tu joues au plus malin des deux et tu penses, bien sûr, que c'est toi. Sois honnête, reconnais-le, tu veux m'empêcher de m'exprimer. Toi seul a le droit de le faire. Tu veux instaurer une dictature de la parole.

Y : Mais c'est toi qui depuis le début affirmes que tu ne dis rien. Ne renverse pas la situation. Je t'écoute, c'est tout. Tu dis ça, tu ne dis rien, donc « ça » soit tout ce que tu viens de dire égale « rien » et la phrase signifie « je me tais » et je constate que tu le fais très bruyamment.

X : Remballe ta pseudo-logique ! Cette façon que tu as de décortiquer mes mots pour les dépouiller de leur sens est très humiliante. Tu me signales que je ne suis pas à la hauteur pour discuter avec toi. Cherche donc des interlocuteurs à ton niveau, en ce qui me concerne, je pars, mais je pense qu'à force de dénigrer les uns et les autres, tu te retrouveras tout seul, à parler avec toi-même. Enfin, moi, je dis ça....

Y :tu dis rien.

X (*tout en s'éloignant*) : Voilà. C'est cela même. Tout-à-fait. Pas de souci. On s'est compris.

Françoise



" C'est peut-être un des bénéfices majeurs d'une démarche d'écriture créative qu'on ne connaisse pas à l'avance le point où l'on doit arriver. Le contraire annulerait l'aventure de la créativité. C'est pourquoi les écrivains ou les peintres affirment souvent : *j'écris (ou je peins) pour découvrir ce que j'ai à écrire (ou à peindre).*"

Claudette Oriol-Boyer